Ami du Clergé du 27 octobre 1949

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Dominicales liturgiques. — XLVIII. *23e Dimanche après la Pentecôte :* « Requiem æternam... », 321.

A l'école des Saints. — *Saint Martin* (11 novembre) : I. Un beau geste de charité, une parole de vaillance, un élan de foi, 322. — II. L'apostolat de S. Martin, 324.

Varia. — Dévotion de Ste Thérèse de l'E.-J. envers la Sainte Vierge, 326.

Brèves conférences sur l'Histoire de l'Eglise. — LXXV. Le Pape et l'Empereur, 327.

DOMINICALES LITURGIQUES

XLVIII

23e Dimanche après la Pentecôte

(Dédicace)

REQUIEM ÆTERNAM...

Mes frères,

Il n'est pas sûr que les habitués de nos églises et les visiteurs surtout comprennent le symbolisme des roses dont Ste Thérèse de l'Enfant-Jésus couvre son crucifix. Les roses disent les actes d'amour multiples dont la sainte avait, depuis l'enfance, l'habitude, pour consoler Jésus et lui gagner des âmes, afin qu'il soit aimé. Elles rappellent aussi l'immense espérance qui remplissait et réjouissait son âme : « Je n'ai donné au bon Dieu que de l'amour : il ne me rendra que de l'amour. » Echange d'amour entre Dieu et sa créature, échange aussi intime, aussi total, aussi ardent qu'il est possible de l'imaginer. Union du Christ et de l'Eglise que l'apôtre saint Jean vit descendre des cieux, belle et parée ainsi qu'une jeune épouse... Repos dans l'amour éternel, que l'Eglise maternellement implore pour ses enfants. Tel est le ciel.

L'office de ce jour est rempli de cette tendresse de Dieu qui se révèle aux siens dans la prière et, non satisfaite du don immense de la vie sans fin accordée aux âmes, ira jusqu'à ressusciter les corps pour édifier la céleste Cité.

Regina cœli, lætare, alleluia !

I. — *Dieu nous appelle*

1° L'*Introït* est extrait du prophète Jérémie transmettant l'oracle du Seigneur.

« Ainsi parle le Seigneur des armées, Dieu d'Israël, à tous les captifs que j'ai exilés de Jérusalem à Babylone. Bâtissez des maisons et habitez-les ; multipliez-vous dans ce pays. Ne vous laissez pas séduire par ces prophètes qui sont au milieu de vous, ni par vos devins, et n'écoutez pas les songes que vous vous donnez. Car c'est faussement qu'ils vous prophétisent en mon nom : je ne les ai pas envoyés. (Avertissement singulièrement opportun de nos jours.)

C'est lorsque 70 ans se seront accomplis pour Babylone que je vous visiterai et que j'exécuterai pour vous ma bonne parole, en vous ramenant en ce lieu. Car moi, *je connais les pensées que j'ai pour vous,* — oracle du Seigneur — *pensées de paix et non de malheur, afin de vous donner un avenir et de l'espérance.* Vous m'appellerez, et vous viendrez, et vous me prierez, et je vous écouterai. Vous me chercherez et vous me trouverez, parce que vous me chercherez de tout votre cœur. Et je me laisserai trouver par vous. Je ramènerai vos captifs et je vous rassemblerai de toutes les nations et de tous les lieux où je vous aurai chassés et je vous ramènerai du lieu où je vous aurai exilés » (Jér., XXIX, 5-14).

Message où transpire la bonté infinie, impatiente de guérir de leurs maux et de sauver de leur exil ceux qu'il a fallu, à regret, punir parce que « leurs têtes étaient dures ». Dans nos épreuves personnelles, familiales ou dans celles qui affectent la nation et même l'humanité entière, que de lumières dans la Sainte Ecriture ! Divinement inspirée, elle instruit, elle convainc, elle corrige aussi ; car les hommes sont bien les mêmes qu'autrefois et la miséricorde du Seigneur mérite une louange éternelle.

2° Mais l'exil le plus lamentable, la captivité la plus cruelle ne sont pas ceux de Babylone ou ceux des « camps de la mort », car l'épreuve et la douleur sont moyens de sanctification et de salut. Que de merveilleuses ascensions spirituelles ont débuté dans l'horreur des camps !

Le *seul mal*, auteur de tous les autres, est *le péché* qui désagrège la création, en la séparant de son Dieu. La désintégration de l'atome peut produire de terrifiantes explosions et des ruines considérables. Qui dira l'immense malheur qui arrachait des larmes à S. Paul, pourtant prêcheur de la joie perpétuelle, le malheur de l'homme « qui marche en ennemi de la croix du Sauveur », qui, reniant son baptême, prend pour dieu son ventre, met sa gloire dans ce qui fera sa confusion, ne goûte que la terre et dont la fin sera la perdition.

Il en est temps encore : revenez au Seigneur, pauvres égarés. Demandez au prêtre l'absolution de vos fautes. Le prêtre est au milieu de vous pour laver, purifier sans cesse les âmes. Un jour, de la maison mortuaire au champ de repos provisoire, le prêtre aspergera votre cercueil d'eau bénite en priant pour vous. Mais, ce jour-là, votre sort éternel sera fixé. « Brisez, Seigneur, aujourd'hui même — demain il sera peut-être trop tard — les liens des péchés que nous a fait commettre notre fragilité. Par J.-C. N.-S. » *(Collecte).*

Pour briser vos chaînes, Dieu exige que votre cœur soit brisé par une contrition sincère. Au tribunal de la Pénitence, une contrition même imparfaite suffit, avec un commencement de charité. « Ah ! dit Bossuet, qu'il est facile de le contenter, puisqu'il se contente de nous voir regretter de ne l'avoir pas contenté ! »

3° Notre condition terrestre est celle d'exilés, en marche vers la patrie. « Nous n'avons pas ici-bas de cité permanente, mais nous cherchons celle qui est à venir » (Héb., XIII, 14). Aussi, chaque soir, notre chant final est une imploration fervente à la Reine du ciel, notre Mère : « *Ad te clamamus, exsules filii Hevæ !* »

II. — *Notre patrie est dans les cieux*

Patrie spirituelle et universelle, dont la cité terrestre est la préparation providentielle. Cité sainte, cieux nouveaux et terre nouvelle, renouvellement du

monde, lequel, purifié de toute souillure, sera régénéré et rétabli dans un état de sainteté égal et même supérieur à celui de la première création. Jérusalem nouvelle (par opposition à Babylone, la cité du péché), « bienheureuse vision de paix dont les pierres vivantes, polies ici-bas par le ciseau salutaire et les coups de marteau et harmonieusement jointes font monter et grandir le temple de la divine Majesté. Reine de beauté unie au Christ, Roi des rois, resplendissante de la gloire du Père et de la grâce de l'Esprit. » Quelle langue de la terre pourrait bien bégayer tes splendeurs ?

S. Jean la vit descendre, vêtue comme une jeune mariée. Et il entendit une voix forte qui disait :

« Voici le tabernacle de Dieu avec les hommes ; il habitera avec eux et ils seront son peuple ; et lui-même il sera Dieu avec eux, il sera leur Dieu. Et Dieu essuiera toute larme de leurs yeux, et la mort ne sera plus, et il n'y aura plus ni deuil, ni cri, ni douleur, car les premières choses ont disparu... Et Celui qui était assis sur le trône dit : Je suis l'alpha et l'oméga, le commencement et la fin. A celui qui a soif, je donnerai gratuitement de la source de l'eau de la vie. Celui qui vaincra possédera ces choses : je serai son Dieu et il sera mon fils. »

C'est la fin de toute misère, de toute douleur.

Requiem œternam dona eis, Domine... A nos défunts encore au purgatoire, donnez, mon Dieu, la sainteté. Délivrez-les de toute entrave, fruit du péché. Rendez-les purs comme des anges, car la beauté de votre maison, ô Dieu, c'est la sainteté pour les jours éternels. *Domum tuam, Domine...*

Et nous que vous ramenez chaque dimanche, chaque jour, à vos divins mystères, faites que, pénétrant dans ce temple de pierre, image de la Cité du ciel, ce temple qui est votre demeure terrestre, nous ayons la joie de tout obtenir de vous, qui êtes l'Amour *(Communion)*. « Mais pour les lâches, les incrédules, les abominables, les meurtriers, les impudiques, les magiciens, les idolâtres et tous les menteurs, leur part est dans l'étang ardent de feu et de soufre : c'est la seconde mort (damnation) » (Apoc., XXI, 2-8).

III. — *Nous attendons la résurrection des morts*

Le monde athée, matérialisé, veut qu'il y ait un bout à toutes choses. C'est faux. Dans la nature, rien ne se perd, tout se transforme. Dans le monde vivant, les individus sont les chaînons d'une immense chaîne qui se prolonge à travers les âges. L'homme revit, d'une certaine manière, en ses fils. Cependant, la flamme s'éteint assez rapidement ; souvent les familles, les noms de famille disparaissent ; les nations même sont mortelles. Ce qui est charnel est périssable. Mais l'esprit ne meurt pas, parce qu'il est fait à l'image de Dieu qui est indépendant des vicissitudes de la chair périssable.

Or la puissance de Jésus, manifestée en l'évangile de ce jour par deux éclatants miracles, nous réserve pour la fin du monde un miracle universel et inouï d'où sortiront des cieux nouveaux et une terre nouvelle. C'est le grand miracle que nous attendons tous, nous le proclamons en notre *Credo*. « *Et exspecto resurrectionem mortuorum* ». « Nous attendons comme Sauveur le Seigneur Jésus-Christ, qui transformera notre corps si misérable en le rendant semblable à son corps glorieux, par sa vertu puissante qui lui assujettit toutes choses » (Phil., III, 21).

Transfiguration que S. Paul explique par l'exemple du grain. Le germe se transfigure en périssant et sa vie se transforme en une vie plus noble. Ainsi en est-il de la résurrection des morts (I Cor., XV, 42). Le corps du juste habité par le St-Esprit et nourri par le Christ contient un germe de vie surnaturelle ; la gloire individuelle sera proportionnée à l'énergie du principe vital, ainsi que les plantes et les astres diffèrent d'éclat. Notre corps ressuscité sera identique à notre corps actuel. « *Ce* corps corruptible doit revêtir l'incorruption et *ce* corps mortel, l'immortalité. » Cette vie qui continue à travers la mort est l'effet d'une force divine, le St-Esprit. (C'est pourquoi le Symbole s'énonçait autrefois : « Je crois au Saint-Esprit, dans la Sainte Eglise, pour la résurrection de la chair »). Ce corps, semé corruptible, devient incorruptible, donc immortel. D'abject et de vil, il devient digne d'honneur, revêtu d'une beauté d'image de Dieu, reflétant l'éclat de l'âme glorieuse. D'impuissant et d'infirme, soumis à tant de servitudes, il devient supérieur aux éléments, vainqueur du temps et maître de l'espace. De charnel et de terrestre, il devient « spirituel », non pas aérien ou éthéré, ni même semblable aux anges, mais dominé par l'Esprit de Dieu qui l'informe dans sa vie surnaturelle, comme l'âme le meut et le pénètre dans sa vie sensible.

De même que nous tenons d'Adam un corps terrestre, nous recevons du nouvel Adam un corps céleste, un corps spirituel, pareil au sien. Les propriétés du Corps du Christ — impassibilité, clarté, liberté totale d'action et de mouvement — seront aussi les nôtres.

* *

Vous comprenez mieux, m. f., pourquoi, avant le suprême voyage, l'Eglise redit à ses fils le souhait qu'elle a tant de fois répété : « Reçois, mon frère (ma sœur), le Viatique du Corps de N.-S. J.-C., qui te garde des assauts de l'ennemi mauvais et te conduite à la vie éternelle » ; l'Hostie est gage de la résurrection future, la grâce semence de la gloire.

Vous appréciez mieux la valeur des prières, des honneurs liturgiques, de l'encensement qu'elle accorde aux corps de ses enfants qui doivent ressusciter glorieux.

Vous aimerez lire et faire lire sur le tombeau de vos morts — le vôtre — l'inscription des temps chrétiens : « Ici repose, en attendant la Résurrection,... ».

A L'ECOLE DES SAINTS

Saint Martin

(11 novembre)

I

UN BEAU GESTE DE CHARITÉ

UNE BELLE PAROLE DE VAILLANCE

UN BEL ÉLAN DE FOI

Mes frères,

S. Martin tient une place unique aux origines de notre nation. Dans une de ses leçons au Collège de France (1930), Camille Jullian, tout protestant qu'il fût, n'hésitait pas à déclarer que l'influence de l'apôtre des Gaules « était le phénomène le plus considérable de l'histoire du christianisme, après le nom, la

vie et le souvenir du Christ » (cité par *Figaro*, 23, X, 31). Un signe assez voyant de cette influence, c'est sa célébrité chez nous : quatre mille églises de France l'ont pour patron et plus de cinq cents villages portent son nom.

Certes sa renommée est universelle. On retrouve dans tous les pays de chrétienté, taillée dans la pierre ou peinte sur la toile, la scène la plus connue de sa vie : la scène du partage du manteau. Pourtant nulle part il ne fut et ne reste populaire comme chez nous. « La Saint-Martin », c'est une date. On dit aussi bien « la St-Martin » ou « le 11 novembre ».

Et ces deux mots rapprochés nous rappellent qu'un nouveau lien est venu resserrer l'alliance du grand thaumaturge avec notre pays. Le 11 novembre 1918, l'armistice, présage de victoire et de paix, ordonnait le « Cessez le feu ». Ceux qui croient pensèrent qu'il y avait plus qu'une coïncidence dans cette association du souvenir de la victoire au nom de S. Martin.

Ce n'est pourtant pas la page glorieuse qu'a écrite dans nos annales, par ses prédications et ses miracles, le moine-évêque S. Martin, que je voudrais retracer. Je ne veux que grouper quelques leçons chrétiennes de votre Protecteur autour des images les plus connues de sa vie. Elles traduisent un beau geste de charité, une belle parole de vaillance, un bel élan de foi. Ces vertus ne sont-elles pas les éléments mêmes de toute solide armature chrétienne ?

I. — *Un beau geste de charité*

L'épisode le plus connu de la vie de S. Martin, celui que l'art a partout reproduit au tympan des portails de nos églises et au-dessus de nos autels : l'épisode du manteau partagé, date d'avant son baptême.

Martin, né au début du IVe siècle, en 316, en Pannonie, n'appartenait pas en effet à une famille chrétienne. De race slave ou de race celte, ses parents étaient païens. Plus tard, aux prières de son enfant, la mère recevra le baptême ; jusqu'au bout son père refusera de se convertir. Mais, si Martin était païen, suivant un mot fameux, c'était une âme naturellement chrétienne.

Les déplacements de son père, centurion ou, comme on dirait aujourd'hui, officier dans l'armée romaine, l'amenèrent avec sa famille dans la haute Italie, à Pavie. A cette époque, grâce à l'édit libérateur de Constantin, l'Eglise prenait sa place au soleil. Elle pouvait déployer au grand jour la solennité de ses cérémonies jusqu'alors enterrées dans les catacombes. L'ambiance sympathique, voire protectrice de l'Empire, favorisait ses conquêtes pacifiques.

Martin fut du nombre de ceux qui vinrent à elle. Il n'avait que dix ans. La démarche était d'autant plus spontanée que ses parents restaient réfractaires à l'Evangile. Une longue préparation préludait alors au baptême : le catéchuménat. Il fallait instruire et éprouver ces païens qui se tournaient vers l'Eglise, quelques-uns peut-être par opportunisme. Martin resterait plus de dix années simple catéchumène et ne serait baptisé qu'à vingt et un ans.

Pourtant ce candidat au baptême était déjà chrétien de cœur. Il se sentait même des aspirations héroïques. A l'âge des premiers appels de Dieu, à douze ans, il se découvrait la vocation monastique, rêvait de vie entièrement consacrée à Dieu à la façon des solitaires de la Palestine et de l'Egypte.

La volonté paternelle vint contrarier ces désirs et le força d'embrasser la carrière militaire. C'est pendant cette période que se place l'épisode qu'a popularisé l'image.

C'était pendant ce rude hiver où Julien l'Apostat faillit être asphyxié à Lutèce. Le froid était plus rigoureux encore pour les pauvres sans abri. Un jour, comme il traverse la porte d'Amiens, Martin rencontre un mendiant, presque nu, transi par la bise. Le catéchumène est ému. Mais il n'a pas une seule pièce de monnaie sur lui. D'un geste rapide il détache son manteau d'officier, le fend en deux d'un coup de sabre, et jette l'une des moitiés sur les épaules du malheureux.

Telle est la version courante de ce fait le plus célèbre de la vie de S. Martin. Depuis la science critique a soulevé bien des objections. On a dit, entre autres, que les deux moitiés d'un manteau qui protège un homme contre le froid ne peuvent, séparément, empêcher deux hommes de grelotter. Camille Jullian a proposé cette explication : les manteaux des chefs militaires du grade de S. Martin, étaient frangés de bandes d'or pur. S. Martin aurait coupé son manteau dans le sens de la largeur et abandonné au mendiant la moitié la plus riche de son vêtement. Après une telle aumône, le pauvre aurait eu le moyen de se vêtir et de se nourrir.

La nuit qui suivit, une apparition éblouissante du Christ récompensait ce beau geste de charité. Celui qui a dit : « Ce que vous aurez fait au moindre d'entre les miens, c'est à moi que vous l'aurez fait », se montrait au chef romain enveloppé dans la moitié de son manteau et environné de ses anges et leur déclarait : « Celui-ci est Martin, encore catéchumène, qui m'a couvert de ce manteau ».

Avant même son baptême, S. Martin est pour nous l'exemple de cette charité, qui est par excellence le commandement du Christ.

II. — *Une belle parole de vaillance*

Cette apparition porta le coup de grâce. Martin demanda le baptême. Ce fut seulement par déférence pour ses chefs qu'il retarda encore deux ans sa démission de l'armée.

Maintenant le voilà libre. Il va pouvoir réaliser les aspirations de sa jeunesse.

S. Hilaire, évêque de Poitiers, remplissait alors les Gaules de la renommée de sa science et de sa sainteté. Martin se met à son école. C'est sous sa direction qu'il fera l'apprentissage de la vie monastique.

Le grand évêque apprécie à sa valeur la recrue que la Providence lui envoie. Il veut en faire son diacre. L'humilité de l'officier converti s'y refuse pour l'instant et il n'accepte que l'ordination d'exorciste.

L'exil momentané d'Hilaire en Phrygie sépare pendant quelque temps le maître et le disciple. Martin s'en va mûrir sa première éducation à la sainteté dans une île déserte de la côte de Gênes où il mène cette vie érémitique entrevue autrefois dans ses rêves d'enfant. Il y reste jusqu'au retour d'Hilaire dans sa ville de Poitiers.

Il reprend sa place à ses côtés. Avec lui, il fonde le célèbre monastère de Ligugé, d'où monte encore aujourd'hui la prière des moines, et qui semble avoir été le premier monastère des Gaules. Il en fait le port d'attache de ses prédications dans les contrées avoisinantes.

Dieu ajoute à l'éloquence de cette évangélisation

l'éclat des miracles. La réputation de Martin s'étend au delà du Poitou. Il est déjà le Thaumaturge.

Aussi le peuple de Tours le demande pour évêque (371). Mais il reste moine sous les honneurs. Il renouvelle à Tours ce qu'il avait fait à Poitiers : il fonde, à deux kilomètres de sa ville, ce monastère de Marmoutiers, l'émule de celui de Ligugé, et dont les ruines sont encore debout.

Pendant vingt-cinq années, il mènera de front les fatigues de la vie missionnaire et les obligations de la vie monastique. Il sera le modèle du contemplatif et de l'apôtre. Il parcourera son diocèse pour y remplir sa charge de pontife et donnera l'exemple de la prière et de la discipline à ses 80 religieux de Marmoutiers.

Après cela — et tant d'autres œuvres multiples de cette vie si bien remplie — il semble que le vieil évêque pouvait aspirer au repos. L'heure approchait en effet que Dieu allait le rappeler à lui.

En cette année 396, il s'était rendu à Candes, à l'extrémité de son diocèse, afin d'apaiser un différend qui opposait les desservants de cette paroisse. Sa mission accomplie, il se disposait à rentrer dans sa ville de Tours, quand la maladie le terrassa soudain. A son âge, il ne pouvait s'y tromper, c'était l'alerte providentielle. Il réunit les disciples qui l'avaient accompagné, il leur confie ses pressentiments, leur fait ses adieux.

Découragement et désolation de son entourage. Pourquoi le bon Dieu leur enlève-t-il le berger au moment où le troupeau a le plus besoin de lui ? Ils supplient leur père d'obtenir un sursis du ciel.

Emu, S. Martin, malgré les ans et les infirmités, trouve encore le courage de faire à Dieu cette prière que reprend son office : « Seigneur, si je suis encore nécessaire à votre peuple, je ne refuse pas le travail. Que votre volonté soit faite ! »

Parole de vaillance, qui inspire à l'historien Sulpice cette réflexion admirable et si juste : Homme ineffable ! ni la fatigue ni la mort ne viennent à bout de l'abattre ; il ne craint pas de mourir, il ne redoute pas de vivre.

III. — *Un bel élan de foi*

Mais l'heure du repos et de la récompense a sonné. Nous sommes des serviteurs inutiles. Dieu suscitera des hommes qui mettront en valeur et développeront l'œuvre d'évangélisation de S. Martin.

Malgré sa prière et les larmes de ses disciples, lentement la fièvre consume le malade. Il ne veut aucun adoucissement. Comme au temps de sa jeunesse et de ses pleines forces, malade et âgé, il est étendu sur la cendre et le cilice.

Maintenant qu'il ne peut plus agir, il prie. Ses yeux ne quittent pas le ciel. Ses mains et ses bras s'élèvent dans un geste suppliant pour lui, pour ses disciples, pour son église.

Ses moines qui l'assistent ont pitié de lui. Ils le pressent de changer de position pour faire diversion à sa souffrance et tromper ses douleurs. Mais il leur répond : « Laissez-moi plutôt regarder le ciel que la terre ; que mon âme voie le chemin qu'elle suivra pour aller à Dieu ! »

Et comme si ce n'était pas assez de l'agonie de son corps, voici que Satan veut tenter une suprême offensive contre son âme. Le saint le voit à ses côtés comme une bête de proie qui le guette prête à se précipiter sur lui. Mais il lui tient tête avec toute sa confiance : « Qu'as-tu affaire ici, bête cruelle ? Tu ne trouveras rien, maudit, qui t'appartienne en moi. Le sein d'Abraham s'ouvre pour me recevoir. »

Le moribond disait juste. A cet instant même il rendait son dernier soupir. Le ciel s'ouvrait pour lui donner accès près de Dieu.

Mais jusqu'à la fin, jusque sur son lit de souffrances et de mort, comme autrefois dans sa vie ardente, il resterait pour nous un maître de vie chrétienne.

Laissez-moi plutôt regarder le ciel que la terre !... Le sein d'Abraham s'ouvre pour me recevoir !... Ces beaux élans de foi nous expliquent sa vaillance et sa charité. Quand on croit au ciel, qu'il est la récompense de ceux qui auront légitimement combattu, qu'il est la vraie Patrie où il faut établir ses désirs et son bonheur, alors le courage devient facile et on abandonne plus facilement ses biens pour le soulagement des autres. La foi est à la racine de toutes nos vertus : la vaillance et la charité et toutes les autres fleurs de sainteté en sont l'épanouissement.

* *

S. Martin, apôtre des Gaules, protecteur de la Patrie, des français en grand nombre, et nous serons de ceux-là, vont vous prier aujourd'hui de faire éclater aux jours sombres que nous vivons votre puissance de thaumaturge.

Mais faites aussi comprendre à ces français et à tant d'autres qui ne vous prieront pas, que les nations, comme les individus, se sauvent elles-mêmes avec la grâce de Dieu.

Nous avons besoin de redevenir d'abord des hommes de foi, nous qui avons abandonné peu à peu l'évangile que vous avez prêché à nos ancêtres. Beaucoup chez nous ne croient plus en Dieu... ou si peu ! Et pourtant il n'y a de civilisation, de prospérité et de paix qu'à la condition de le reconnaître.

Enfin, dans notre siècle égoïste et dur, en notre temps de difficultés et de crise, réapprenez aux hommes de chez nous, à partager comme vous ce qu'ils ont, pour que leurs frères aient au moins le nécessaire. La charité est la grande réconciliatrice des âmes. Il est plus facile d'aimer quand on se sait aimé. Ainsi soit-il.

II

L'APOSTOLAT DE SAINT MARTIN

Mes frères,

Vers le temps où S. Augustin, devenu évêque d'Hippone, écrivait en Afrique ses immortelles *Confessions*, un jeune avocat de Toulouse, que la mort prématurée d'une épouse bien chère avait jeté dans une vie de prière et de pénitence, publiait un petit livre qui allait se répandre, en quelques années dans la chrétienté entière.

Ce jeune avocat s'appelait Sulpice Sévère. Son livre avait pour titre en latin : *Vie du bienheureux Martin*.

Il l'avait écrit, après une longue visite à Tours, où il avait été reçu par le saint lui-même, avec une bonté, une humilité dont il ne savait comment faire l'éloge.

« D'autres que moi, disait-il, ont cherché la gloire en écrivant la vie des hommes illustres. Et sans doute leur espoir a été réalisé en partie. Leur souvenir s'est

prolongé dans leurs œuvres et les exemples des héros qu'ils vantaient ont excité l'émulation de leurs lecteurs. Mais, après tout, à quoi cela leur a-t-il servi pour la vie éternelle ? A quoi sert une gloire qui doit disparaître avec ce monde ? Quel profit la postérité a-t-elle retiré de la lecture des combats d'Hector ou des discussions philosophiques de Socrate ? Ce n'est pas un souvenir éternel, c'est une vie éternelle qu'il nous faut et on l'obtient non en écrivant, en combattant, ni en raisonnant, mais en pratiquant la piété, la religion, la sainteté. C'est pourquoi j'ai cru que je ferais une œuvre plus utile, en racontant la vie d'un homme très saint, où mes lecteurs trouveront de grands exemples, capables de les conduire à la vraie sagesse, à la céleste milice, à la vertu divine. »

Essayons de suivre l'apostolat de S. Martin.

* *

Si l'on veut savoir comment le christianisme s'est établi en Gaule et surtout dans nos campagnes, alors restées toutes païennes, si l'on veut estimer les peines, les fatigues, les souffrances de ceux qui ont évangélisé ce qui allait devenir la France, il faut considérer les méthodes employées par S. Martin.

Sans doute, la foi chrétienne existait déjà en certains centres de la Gaule. Il y avait plus de deux siècles que S. Pothin était venu la prêcher à Lyon. Un grand nombre d'autres missionnaires étaient à l'œuvre depuis cette époque. On avait fondé des sièges épiscopaux dans les villes. Mais les campagnes étaient toujours plongées dans les pires superstitions. Quand on lit les sermons de cette époque, ceux par exemple de S. Césaire d'Arles, on voit ce qu'était la mentalité de la plupart des paysans : ils adoraient des arbres, des sources, des étangs, des forêts, des cimes de montagnes, des rochers imposants ! Les nuits où il y avait éclipse de lune, on les voyait se rassembler en larmes, comme si l'astre voilé allait disparaître à jamais, et crier des lamentations vers le ciel pour empêcher un si grand malheur. Chaque année, le premier jour de l'an était marqué par des rites honteux et dégoûtants. Ce fut à toutes ces superstitions que s'attaqua S. Martin.

Il avait fondé, près de son église épiscopale un grand monastère, celui de Marmoutiers. Il vivait lui-même d'abord dans une pauvre hutte en bois près de son église, puis auprès de ses moines, à 3 kil. de là. Quand il partait évangéliser les campagnes, il montait sur un petit âne, accompagné de moines aussi pauvres que lui, et il allait de villages en villages, prêchant partout l'Evangile sauveur de Jésus-Christ.

* *

Quelle était donc sa méthode ? Elle tient en trois mots : *la prière, la pénitence, le miracle*.

1° *La prière* était son arme favorite. Il avait en Dieu une confiance sans bornes, vivait constamment en sa présence et le priait sans relâche. « Ses lectures étaient même des prières », nous dit Sulpice Sévère. Il tirait de cette oraison ininterrompue un courage et une endurance incroyables. Rien ne lui faisait peur, rien ne pouvait l'arrêter. Vingt fois il fut en danger de mort. Les paysans, excités par leurs sorciers et leurs prêtres des idoles voulaient l'assassiner. Mais jamais il ne recula, jamais il ne trembla. Ni les craintes, ni les calculs, ni les hésitations de la prudence humaine n'ont de prise sur des hommes tels que lui !

2° *La pénitence* accompagnait chez lui la prière. Il se souvenait constamment de la parole dite par Jésus, à propos des démons que l'on ne peut chasser que par la prière et le jeûne. Ses moines l'aidaient à faire violence au ciel. Ils étaient maintenant environ 80 à Marmoutiers et, à tour de rôle, ils le suivaient dans ses missions. La réputation de sainteté de ses disciples était telle que, selon Sulpice Sévère, les villes voisines se les disputaient pour en faire des évêques !

3° Mais en dépit de tant de vertus, en dépit de ces prières inlassables et de ces pénitences effrayantes, analogues à celles dont le curé d'Ars, beaucoup plus près de nous, a laissé l'exemple, on peut bien dire que sans *le don des miracles*, l'apostolat de saint Martin n'aurait jamais obtenu les fruits merveilleux qui furent les siens. Les historiens modernes, souvent incrédules, même devant les constatations scientifiques faites à Lourdes, se voilent la face devant les récits de Sulpice Sévère, au sujet des étonnants miracles de Martin. Il opéra en particulier trois résurrections. Grégoire de Tours, lui-même successeur de S. Martin comme évêque de Tours, nous a laissé quantité de récits de miracles obtenus après la mort du saint, auprès de son tombeau. Il est incontestable que ce fut l'une des causes les plus efficaces des conversions que S. Martin opéra de son vivant et après sa mort. Et il paraît vraiment impossible que ces paysans arriérés et grossiers du IVe siècle, si attachés à leurs superstitions, aient pu y renoncer pour embrasser la foi chrétienne, si pure mais si éloignée de la nature, sans une intervention du pouvoir surnaturel de Dieu, dans le saint apôtre Martin. De ces nombreux miracles, voyons-en deux.

* *

Dans une circonstance célèbre, il se soumit à un véritable jugement de Dieu. Il voulait abattre un pin gigantesque que les habitants d'un bourg entouraient d'un culte traditionnel et superstitieux. En vain, Martin essayait-il de convaincre les paysans de la fausseté de leurs croyances. Les plus acharnés des païens le mirent au défi, en lui proposant de renverser eux-mêmes l'arbre géant, à la condition qu'il se plaçât dessous, enchaîné, afin de ne pouvoir s'enfuir. Martin, dans sa foi puissante, releva le défi. Sulpice Sévère, qui rapporte le fait, nous décrit la joie insultante des païens, l'empressement brutal qu'ils mettent à frapper l'arbre de leurs haches, les craintes des moines témoins de l'héroïsme de leur évêque et les supplications qu'ils adressent à Dieu pour lui, la curiosité impétueuse de la foule avide d'un tel spectacle si nouveau pour tous. Pendant ce temps, Martin s'était mis paisiblement à genoux, à l'endroit fixé par les bûcherons. Lui seul demeurait calme et confiant, lui seul ne doutait pas du résultat, car Jésus a dit : « Si vous aviez la foi comme un grain de sénevé, vous diriez à cette montagne : Lève-toi et jette-toi dans la mer, et elle le ferait ! »

Au moment donc où l'arbre s'écroule avec fracas, au-dessus de sa tête, il se contente de faire un signe de croix, et soudain le miracle s'accomplit ! L'arbre, au lieu de tomber sur lui, se détourne dans une autre direction, à la grande frayeur de certains spectateurs. Des cris de triomphe s'élèvent. On acclame le saint, on applaudit au prodige, les moines pleurent de joie et les paysans touchés plus fortement par un seul fait de cette nature, tout à fait à la portée de leurs intelligences, que par tous les raisonnements et tous les discours, embrassent immédiatement la foi en masse.

De telles expériences ne sont pas à la portée de tout le monde ! Les saints ont des inspirations que les autres ne sauraient avoir. Sulpice Sévère a bien soin de dire qu'en pareil cas, S. Martin *sentait* en lui-même l'inspiration de l'Esprit-Saint, pour faire ce qu'il devait faire.

Ce fut le cas encore, pour le fait d'une résurrection. Le saint prêchait alors dans la région de Chartres, qui avait été le centre de la religion païenne des druides. Le pays était peuplé uniquement de païens. Pendant que Martin se lamentait tout haut de l'aveuglement de tout un peuple, voici qu'une mère éplorée se présente à lui et aux siens. Cette femme tenait dans ses bras un enfant mort ! S'approchant de Martin, elle lui dit d'une voix suppliante :

« Nous savons que vous êtes l'ami de Dieu ! Rendez-moi mon fils que voici mort ! Je n'ai que celui-là ! »

Autour de cette femme, la foule soudain impressionnée se mit à répéter la même prière !

Alors, le saint apôtre, comprenant que Dieu lui donnait un moyen unique de toucher tant de cœurs en faisant devant tous un miracle éclatant, prit l'enfant dans ses bras, se mit à genoux, et pria comme savent faire les saints. Soudain l'enfant ouvre les yeux, il est vivant ! Martin le rend à sa mère au milieu de l'enthousiasme de tous les assistants. Nous avons sur ce fait l'attestation d'un témoin oculaire cité par Sulpice Sévère.

Voilà ce qui explique les succès immenses de saint Martin et l'étonnante popularité dont il jouit de son temps et encore davantage après sa mort. Il mourut dans sa 81e année, le 11 novembre de l'an 397. Jusqu'à son dernier souffle, alors que le ciel s'ouvrait déjà sous ses yeux, il répétait : « Seigneur, si je suis encore nécessaire à votre peuple, je ne repousse pas le travail ! »

Puisse ce grand saint obtenir, par son intercession, un renouveau de foi dans un pays menacé d'un paganisme scientifique plus dangereux que celui de son temps. Qu'il fasse comprendre à tous que ce n'est pas la science qui sauvera le monde et donnera le bonheur et la paix aux hommes, mais seulement la foi et l'amour en Jésus-Christ ! Ainsi soit-il.

VARIA

Dévotion de Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus envers la Très Sainte Vierge

Dans cette année mariale nous ne pouvons pas trouver de meilleur modèle de la dévotion envers la T. S. Vierge que Ste Thérèse de l'Enfant-Jésus.

La Sainte, en effet, s'est appliquée à mener aussi parfaitement que possible la voie d'enfance spirituelle.

Le tout petit enfant ne témoigne pas seulement la plus vive affection à son bon père, mais aussi à sa tendre mère. Il ne les sépare jamais dans son amour. Ainsi Thérèse ne sépara jamais dans son affection la Sainte Vierge, sa bonne Mère, de son Père des cieux. C'est par Marie qu'elle va à Jésus et par Jésus à son Père céleste.

* *

Le premier sentiment du petit enfant pour sa mère c'est l'*amour*.

Combien Ste Thérèse a aimé la T. S. Vierge, parce qu'elle a si bien compris que Marie était sa bonne Mère du ciel : « Elle est plus Mère que Reine », disait-elle. « La Très Sainte Vierge, combien je l'aime. Quelle grande place elle tient dans mon cœur. » « Je mis tout mon cœur à me consacrer à la Vierge Marie », dit-elle au soir de sa première communion. « Je résolus de me consacrer tout particulièrement à la Très Sainte Vierge en sollicitant mon admission parmi les enfants de Marie. »

A Paris elle ne voit qu'une seule merveille : Notre-Dame des Victoires : « Ce que j'éprouvai dans son sanctuaire, je ne pourrais le redire. »

Pourquoi Ste Thérèse choisit-elle le Carmel ? Elle nous le dit : « En grandissant j'avais compris que c'était au Carmel qu'il me serait possible de trouver véritablement le manteau de la Sainte Vierge ». Et elle n'avait qu'un désir : se cacher, avec Jésus, sous le voile de Marie.

Thérèse pense sans cesse à sa bonne Mère du ciel ; elle ne peut se passer de sa compagnie : « La Sainte Vierge n'est jamais cachée pour moi car je l'aime trop ». Elle lui parle avec la tendresse du tout petit enfant : « Je ne pouvais lui donner que le nom de *maman*, car il me semblait encore plus tendre que celui de Mère ».

Ainsi la T. S. Vierge ne lui suffit pas, elle veut encore la faire aimer. Méditez ces paroles et faites-en la règle de votre dévotion mariale : « Ne craignez pas d'aimer trop la Sainte Vierge. *Jamais vous ne l'aimerez assez*. Si vous l'aimez beaucoup, Jésus sera bien content puisque la Sainte Vierge est sa Mère ».

« Ah ! dit-elle encore, si j'avais été prêtre, comme j'aurais bien parlé d'elle ! » Ce n'est pas étonnant, la bouche parle de l'abondance du cœur.

La dernière poésie que Ste Thérèse a composée porte ce titre : « *Pourquoi je t'aime, ô Marie* ». C'est un vrai petit traité de théologie mariale. Et la première raison qu'elle donne de son amour ce sont les Douleurs que la T. S. Vierge a endurées pour elle.

Il faut pour qu'un enfant puisse chérir sa mère
Qu'elle pleure avec lui, partage ses douleurs...

* *

Ste Thérèse a beaucoup *prié* la Sainte Vierge, car elle a compris qu'elle est notre Médiatrice auprès de Jésus, comme Jésus est notre Médiateur auprès de son Père céleste.

Elle la prie avec la plus grande dévotion : « Je l'ai priée avec une ferveur !... »

Mais aussi avec la plus absolue confiance. Dans cette grande maladie « qui venait certainement de la jalousie du démon », « ne trouvant aucun secours sur la terre, et près de mourir de douleur, je m'étais tournée vers ma Mère du ciel, la priant de tout mon cœur d'avoir enfin pitié de moi ».

Marie répond à sa confiance. Elle apparaît à sa petite fleur et lui sourit. Son ravissant sourire fait cesser la tempête. Thérèse est guérie.

Il faut prier la Sainte Vierge avec la plus absolue confiance. « Quand on s'adresse aux saints, dit Thérèse, ils se font un peu attendre, on sent qu'ils doivent aller présenter leur requête, mais quand on demande une grâce à la Très Sainte Vierge, c'est un secours immédiat que l'on reçoit... » « Jamais la Très Sainte Vierge ne manque de me protéger aussitôt que je l'invoque ».

Cependant si vous avez demandé à la Sainte Vierge quelque faveur avec confiance et persévérance, et

qu'elle ne vous ait pas exaucé, ne vous inquiétez pas, elle vous obtiendra une meilleure grâce : « Quand on a prié la Sainte Vierge et qu'elle ne nous a pas exaucés, il faut la laisser faire et sans insister, et ne pas se tourmenter ». Elle sait bien ce qu'elle a à faire de mes petits désirs, c'est à elle de le voir...

* *

La parfaite dévotion envers la T. S. Vierge est l'*imitation* de la piété filiale de Jésus envers Marie, car Jésus est en tout notre modèle. Or Jésus, dans sa petite enfance a voulu dépendre en tout de Marie comme le petit enfant dépend de sa mère. Il lui était soumis, dit l'Evangile.

A l'exemple du divin Enfant, Ste Thérèse a voulu vivre dans la plus grande dépendance de sa Mère du ciel.

Comment commence-t-elle son *Histoire d'une âme*, ce livre admirable qui a fait tant de bien ? « Avant de prendre la plume, je me suis agenouillée devant la statue de Marie, je l'ai suppliée de guider ma main, afin de ne pas tracer une seule ligne qui ne lui soit agréable ».

Comment se prépare-t-elle à la sainte communion? « Je me représente mon âme comme un terrain libre, et je demande à la Sainte Vierge d'en ôter les décombres qui sont les imperfections, ensuite je la supplie de dresser elle-même une vaste tente digne du ciel, et de l'orner de ses propres parures... »

Pour se préparer à sa profession elle recourt à Marie : « La Sainte Vierge m'aidait à préparer la robe de mon âme ».

Ste Thérèse fit profession le 8 septembre 1890, fête de la Nativité de la T. S. Vierge : « La Nativité de Marie quelle belle fête pour devenir l'épouse de Jésus ! C'était la *petite* Sainte Vierge d'un jour qui présentait sa *petite* fleur *au petit* Jésus ».

Dans sa direction des novices elle ne s'avance jamais seule : « Je ne vous fais jamais d'observation sans invoquer la Sainte Vierge. Je lui demande de m'inspirer ce qui doit vous faire le plus de bien... » Dans toutes les difficultés elle recourt à la Sainte Vierge : « J'ai recours à la prière, je jette un regard intérieur vers la Vierge Marie, et Jésus triomphe toujours ».

Son union à Marie est si grande que ses vertus sont les vertus de Thérèse : « Tes vertus, ton amour, ne sont-ils pas à moi ! » Plus que cela même. Cette union est si étroite que la Sainte Vierge vit dans l'âme de Thérèse :

Aussi lorsque en mon cœur descend la blanche hostie
Jésus, ton doux Agneau, croit reposer en Toi.

* *

Dans sa poésie « *Pourquoi je t'aime, ô Marie* », Ste Thérèse de l'Enfant-Jésus nous dit qu'elle veut *imiter* la Sainte Vierge.

Et d'abord l'*humilité* et la *simplicité* de sa vie à Nazareth :

Ce n'est pas impossible
De marcher sur tes pas, ô Reine des élus !
L'étroit chemin du ciel, tu l'as rendu visible
En pratiquant toujours les plus humbles vertus.
Marie, auprès de toi, j'aime à rester petite.

A l'exemple de la Vierge, Thérèse veut chercher Jésus ici-bas dans la *nuit de la foi* :

Mère, ce doux enfant veut que tu sois l'exemple
De l'âme qui le cherche en la nuit de la foi...
Il peut bien se cacher, je consens à l'attendre
Jusqu'au jour sans couchant où s'éteindra ma foi.

A l'exemple de Marie, Thérèse accepte la souffrance. C'est la grande preuve de l'amour, car

Aimer, c'est tout donner et se donner soi-même.

Et ces ravissantes paroles qui nous montrent le prix de la croix.

Puisque le Roi des cieux a voulu que sa Mère
Fût soumise à la nuit à l'angoisse du cœur,
Alors c'est donc un bien de souffrir sur la terre ?
Oui... souffrir en aimant, c'est le plus pur bonheur.

Marie est l'image de Jésus. Les sentiments du Sacré-Cœur de Jésus sont les sentiments du Cœur immaculé. En imitant Marie, Thérèse est sûre d'imiter Jésus. Elle vivra donc avec Marie :

Je veux vivre avec toi, te suivre chaque jour.

Et ainsi elle vivra avec Jésus.

Et voici sa prière suprême :

Bientôt dans le beau ciel, je vais aller te voir !
Toi qui vins me sourire au matin de ma vie,
Viens me sourire encor... Mère voici le soir !
Je ne crains plus l'éclat de ta gloire suprême ;
Avec toi j'ai souffert, et je veux maintenant
Chanter sur tes genoux, Vierge, pourquoi je t'aime,
Et redire à jamais que je suis ton enfant !

* *

O sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, apprenez-nous à aimer la T. S. Vierge, à la prier, à vivre dans sa dépendance, à l'imiter. De la sorte notre dévotion sera bien agréable à Marie et à son divin Fils.

A. M.

BREVES CONFERENCES SUR L'HISTOIRE DE L'EGLISE

LXXV

LE PAPE ET L'EMPEREUR

Cette querelle des « Investitures » dont nous avons parlé précédemment devait mettre aux prises le pape Grégoire VII et l'empereur d'Allemagne Henri IV.

Qu'était-ce donc que l'investiture ? Le terme « investir » signifie « mettre en possession ». Au Moyen Age, quiconque veut ou donne une propriété déclare s'en dessaisir *(devestire)* et en faire la remise *(investire)* à un nouveau propriétaire. Presque toujours une cérémonie exprime cette tradition, donateur du bien ; c'est ce qu'on appelle *l'investiture*. Du xe au xie siècle, cette investiture se fit par un signe symbolique : par exemple, d'une touffe de gazon ou d'une motte de terre pour la mise en possession d'un domaine ; d'une clef, pour la possession d'une maison ou d'une église.

* *

Les bénéfices n'échappaient pas à cette règle. Pour l'investiture d'un évêché ou d'une abbaye, les objets symboliques de la fonction étaient la crosse et l'anneau. Ce dernier mode d'investiture ne pouvait être laissé à des mains laïques, parce qu'il donnait lieu de croire que les pouvoirs spirituels dérivaient de l'autorité séculière. Voilà pourquoi dans le synode de Rome (février 1075), Grégoire VII défendit absolument toute intervention de l'autorité séculière. Il y allait, à ses yeux, de l'indépendance et du salut de l'Eglise. C'est pourquoi, ses légats partis de Rome, allaient promulguer cette interdiction sur divers points de la chrétienté. La résistance fut achar-